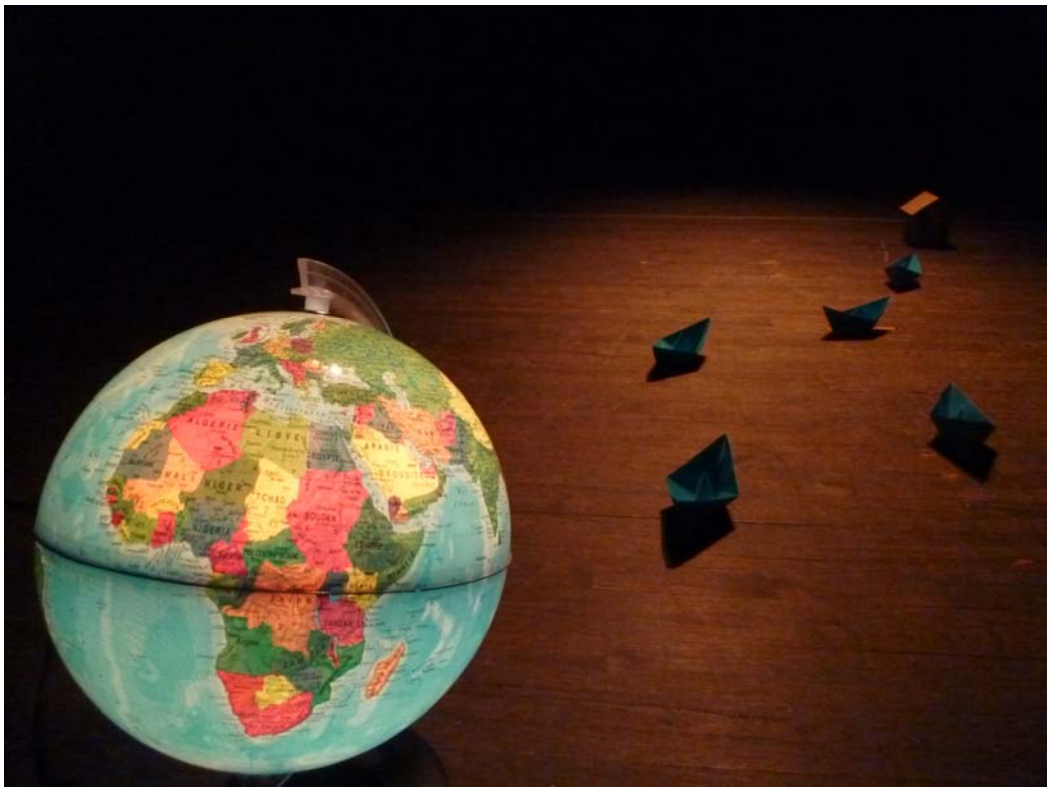
AUSSI LOIN QUE LA LUNE



création - théâtre d'objet
tout public à partir de 7 ans

Projet de Marina Le Guennec I Collectif Les Becs Verseurs

SOMMAIRE

□ Les Becs Verseurs, historique du collectif

□ Le projet artistique "Aussi loin de la lune"

□ Les premières pistes scéniques

□ Recherches et collectes en 2015

□ L'écriture de Sylvain Levey

□ Calendrier 2016

□ Parteniares et co-productions

□ Equipe artistique

□ Sources documentaires

□ Photographies

□ Annexe : Article de la revue XXI

□ Annexe : Lieux de diffusion des spectacles de Marina Le Guennec

Le collectif Les Becs Verseurs a été créé en 2005 à Rennes autour des arts de la parole. Il explore différents champs de jeux et de narration que sont le conte mais aussi le théâtre d'objet, la lecture et le théâtre sur mesure.

Le collectif se compose de **quatre artistes** : Myriam Gautier, Ivonig Jan, Hélène Mallet et Marina Le Guennec. La direction artistique est assurée de manière collégiale par les quatre artistes du collectif. Ils se réunissent une fois par mois pour échanger autour de leurs pratiques, projets communs et respectifs.
Ce qui unit les quatre artistes de la compagnie, c'est d'abord **raconter des histoires**. Quel que soient les formes, ce sont les histoires qui fondent l'artistique de la compagnie : histoires inventées, récits de vies, contes traditionnels .
A l'intérieur du collectif, chacun développe ses domaines de prédilection (conte, théâtre, objet, rue, poésie. ..), les mêlent et les enrichissent par les collaborations qu'ils suscitent ou par les commandes qui leur sont faites (Archives de Rennes, Bibliothèques...).

Avec le conseil d'aministration, ils se réunissent une fois par mois également pour discuter des projets à venir, de la manière de les développer, des perspectives d'avenir, des envies et/ou besoins de chacun(e).
Celui-ci est composé des membres du bureau : la présidente Stéphanie Nevoux, le vice-président Mathieu Coeur-Quétin, et la trésorière Camille Vernier.

Depuis sa création, le collectif Les Becs Verseurs ont souhaité jouer pour tous les publics, jeunes et moins jeunes, habitués ou non au spectacle vivant. Les spectacles de la compagnie rayonnent du local au national, de la rue à la salle de spectacle, de chez l'habitant au festival, à la scène nationale.

Les Becs Verseurs échangent avec d'autres compagnies : Les Ateliers du Vent, la compagnie Zusvex, Les Scopitone, la compagnie Bakélite, KF association.

Ce projet est un projet mené par Marina Le Guennec. Après avoir créé *10 objets* **en 2011, et** *Rue de la Bascule* **en 2013, et avoir tourné plus de 100 fois dans toute la France ces deux spectacles de théâtre d'objet ; après avoir consolidé son réseau professionnel et acquis une certaine renommée dans le réseau du jeune public et du théâtre de formes animées, la comédienne repart sur un projet de théâtre d'objet de plus grande envergure.**

LE PROJET ARTISTIQUE

"Ici c'est ici, là où je vis
et là, c'est là-bas, là d'où je viens
ici vu de là-bas, c'est très loin
aussi loin que la lune
et là-bas, vu d'ici, c'est vraiment ailleurs."
Marina Le Guennec

À l'origine du projet, la lecture d'un article de la revue XXI au printemps 2013 (article de XXI en fin de dossier), et le récit du parcours de Maizam, jeune afghan parti seul de son pays à l'âge de 10 ans, destination la France. De ce récit est née l'envie de parler de migration, d'exil. Car cette histoire m'a tout simplement touchée.

De là, j'ai pensé à ces départs, entre l'idée qui germe et le fait de partir concrètement de chez soi, de quitter sa maison, son environnement, pour aller ailleurs. Pourquoi part-on ? Quel chemin parcoure-t-on, d'un point A à un point B ? Avec quels moyens ? Quel courage faut-il pour partir ? Et pour y parvenir ?

On entend dire que celui qui arrive est un étranger... Les mots "étrange" et "étranger" ont la même racine. Suis-je l'étrange d'un autre ? Quelle capacité a-t-on à construire des frontières entre deux territoires, des murs ? Même invisibles ? Quel est ce sentiment d'appartenance et d'identité ? Suis-je l'étrange d'un autre ?

J'ai pensé à ces gens qui font des milliers de kilomètres pour survivre, j'ai aussi pensé à ceux qui n'en ont fait que 400 pour trouver du travail. Les bretons, auvergnats partis à Paris au lendemain de la seconde guerre mondiale sont-ils si différents de ces jeunes migrants venus d'Afrique aujourd'hui ? N'ont-ils pas les mêmes envies, les mêmes ambitions ?

Avec ce spectacle, j'aimerai qu'on se questionne sur notre façon d'aborder l'autre. Et sans entrer dans un procès d'intention, je voudrai convoquer notre capacité à l'empathie. Le temps du spectacle, à travers plusieurs récits nous aborderons différents points de vue. Nous serons ces autres.

Je souhaite poursuivre mon travail pour le jeune et tout public. Jeune public, pour aborder des sujets complexes dès 7 ans, questionner et attiser l'esprit critique des plus jeunes ; tout public, pour continuer à proposer plusieurs grilles de lecture.

NOTE D'INTENTION

"Aussi loin que la lune" est un projet de théâtre d'objet, destiné au Jeune Public à partir de 7 ans, pour deux comédiennes. Il sera joué sur un espace scénique de 8 x 5 mètres minimum. Il s'adaptera aux lieux avec une autonomie technique totale (seule la boîte noire, l'alimentation électrique et l'installation public est requise).

C'est un théâtre d'objets manufacturés. Il n'y a pas ou très peu de « bidouille » sur la structure de jeu. Les objets ne sont jamais transformés ; ils sont utilisés comme objet symbole, objet métonymique, objet narratif.
.
Au départ, une scène, vide, deux comédiennes attendent. Elles sont là pour raconter une histoire. Les objets sont de chaque côté de de l'espace scénique. Le spectacle, et le récit commencent. Tout se fait à vue, l'installation des objets, des lumières, le récit est direct, adressé au public. C'est un théâtre qui se veut épuré, simple, qui raconte avec peu, une sorte d'Arte Povera sur scène.

Les objets se déploient et racontent les histoires. Le récit est porté par la comédienne principale qui est aussi manipulatrice. La deuxième comédienne aide à la manipulation des objets et se charge de la technique lumières. Elle met en place le dispositif pour développer les images.

"Aussi loin que la lune", c'est le récit de départs. Ceux qui partent, sans en avoir le choix, et doivent trouver une autre « maison ». Le carton est un élément important de la scénographie ; le carton comme volume, cube, module de construction. Il sera objet manipulé, et figurera autant un chemin, un mur, qu'une ville, une table. Il sera structure scénographique pour devenir support d'image (imprimée et non projetée). (cf images jointes)

Le texte est une commande faite à Sylvain Levey. Sylvain Levey propose une première matière dont dispose Marina Le Guennec. Le texte entre donc en totale interaction avec la création. Il est modifié en fonction de la comédienne et de la fluidité des mots. Le récit se transforme aussi en fonction des manipulations et de la mise en scène assurée par Marina Le Guennec et Amalia Modica. Les metteures en scène proposent et Sylvain Levey valide. Ce récit est le récit de plusieurs personnes déployés sous la forme des pronoms : Je , Tu, Elle, Nous, Vous, Ils/Elles. C'est le récit de plusieurs rêves. Ils sont rythmés par des petites fables. Tous ces récits font écho à la migration en général, telle qu'on y est confronté aujourd'hui. Ils se doivent de questionner le spectateur et de lui évoquer la question « et si j'étais moi aussi concerné ? ». La comédienne principale joue le rôle de narratrice. Elle est probablement l'une des personnes dont on découvre l'histoire ; elle aussi part, prépare ses cartons. Et c'est peut-être tout simplement à cela que le spectateur assiste : cette femme, accompagnée d'une amie, d'une sœur, prépare ses cartons, et tous ses objets lui rappellent des histoires de départ, qu'elle livre en direct. Ce postulat n'est pas annoncé, on doit le découvrir au cours du spectacle. C'est en sous-texte.

Comme dit plus haut, le projet est un projet de co-mise en scène. Marina Le Guennec arrive avec ses idées, ses objets, ses premières images. Avec Amalia Modica elle crée la structure principale de mise en scène, puis se laisse ensuite guider par cette seconde quand le travail au plateau apparaît. Ensemble, elles suivent une ligne scénographique claire, des contraintes techniques listées, et questionnent la dramaturgie. C'est leur deuxième collaboration, et elles aiment travailler de cette manière.

Technique :
Jeu sur plateau nu. Plateau de 8 x 5 mètres.
Boîte noire à l'allemande (fond de scène et côtés perpendiculaires)
Alimentation électrique sur plateau.
Régie et jeu à vue sur plateau. Autonomie technique une fois l'installation plateau faite.
Public en gradin et au sol. Jauge de 100 à 120 personnes (selon la visibilité).

RECHERCHES ET COLLECTES EN **2015**

La première année de travail fut une année de **recherche**, le temps de se plonger dans le sujet. Outre un long temps de lectures et de visionnages de documentaires, je suis allée à la rencontre du sujet, des gens concernés et du public.

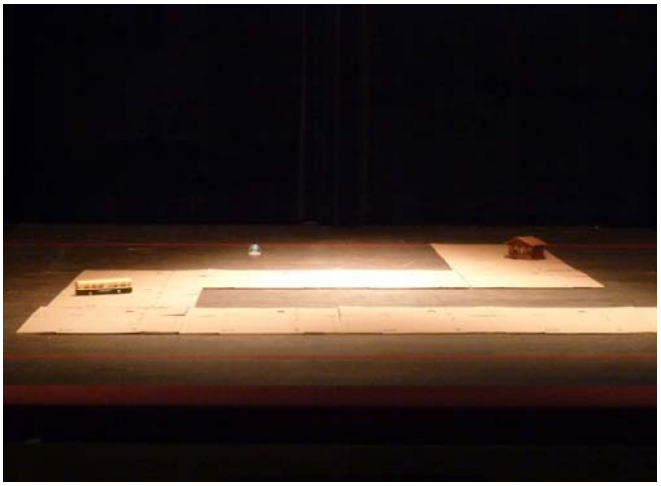
En mars et avril dernier, **une résidence en milieu scolaire** financée par la DRAC et coordonnée par Le Joli Collectif de Hédé s'est déroulée pendant deux semaines dans l'école René-Guy Cadou de Tinténiac. Cette résidence a été l'occasion de rencontrer les enfants de plusieurs façons :

- présentation de ma petite forme *10 objets*,
- ateliers de théâtre d'objet avec deux classes de CM1 et CM2 (expérimentations et recherches sur le thème du spectacle)
- échanges plus informels avec les autres classes de l'école (visite de l'espace qui m'était dédié, et discussion autour de la création).

Deux semaines qui ont été l'occasion de comprendre leur vision du sujet, en les questionnant et explorant les premières pistes de recherche scénographiques.

Mi-octobre, l'équipe (Amalia Modica et moi-même) a été accueillie pour **deux semaines de résidence** dans la salle de Montours de la Communauté de Communes du Coglais du 12 au 23 octobre. Des temps d'échange ont été proposé au public autour d'un autre projet T*out un monde* (projet territorial), et le spectacle *Rue de la Bascule* a été joué pendant cette même période (une occasion de découvrir le travail de théâtre d'objet). Ces semaines de résidence ont permis d'aborder les premières pistes de mise en scène et de faire les choix dramaturgiques.
Cette résidence a été soutenue par le Conseil Départemental d'Ille-et-Vilaine.

Une semaine de résidence et d'échange a été organisée en novembre 2015 dans le CADA de Rennes, Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile. Le centre nous a mis à disposition une salle où nous avons installé une carte géante du monde. Des ateliers et des temps d'échanges ont été mis en place avec les résidents (un temps pour les adultes, un temps pour les enfants, et un temps familial). La carte a été le point de départ des échanges, mais aussi le lieu de nos expériences, une scène improvisée pour jouer et raconter avec des objets. Un temps d'échange et de recherche. Cette semaine a été particulièrement riche en émotion. Elle nous a permis de nous confronter directement au sujet, aux gens, et les ollectes que nous y avons faites ont servi de nouvelles pistes d'écriture pour l'auteur.
Cette semaine a été financée par la Ville de Rennes.



L'ÉCRITURE DE SYLVAIN LEVEY

Pour ce projet j'ai eu envie de confier l'écriture à **un auteur dramatique**. D'abord pour que mon travail pour cette création ne soit tourné que vers le jeu et la mise en scène, espace que j'affectionne particulièrement, ensuite pour pouvoir travailler à partir d'une écriture exigeante.

J'ai pensé à **Sylvain Levey**. J'aime son écriture, et les thèmes qu'il aborde, souvent engagés. Il est un auteur phare du théâtre contemporain jeune public. Et j'aime son écriture destinée aux plus jeunes. C'est une écriture avec laquelle j'ai envie de jouer.
Nous travaillons ensemble tout au long de l'année : échanges des références documentaires et bibliographiques, discussions sur les intentions du spectacle. Il écrit à son rythme et a proposé les premières pistes dès septembre 2015.

Trame d'écriture
Le spectacle doit s'adresser aux enfants à partir de 7 ans. Et l'idée du conte est une porte d'entrée.
Cinq textes principaux (entre 2 et 4 mn en lecture simple). Accompagnés de 5 fables de 1 minute chacune. Ces fables commencent par "Il était une fois".
Il y a un épilogue d'une minute.
Le texte fera environ 35 minutes en lecture simple.

A l'intérieur de chaque texte il peut y avoir une ou plusieurs résonances avec les autres textes.

1 - raconte le départ du jeune afghan Abdul Samad pour Paris en minibus
2 - raconte les regards échangés entre un flic et une jeune kosovare dans une voiture de police.
3 - raconte l'histoire de Jeanne et d'Augustin, son voisin parti en maison de retraite.
4 - raconte le départ d'une jeune bretonne pour Paris dans les années 60.
5 - sont des évocations de dizaines de départs, et fait état de ce que chacun est devenu.

Fable 1 - Il était une fois un escargot qui voulait traverser l'autoroute coûte que coûte.
Fable 2 - Il était une fois Hyacinthe (ou la naissance d'un despote dans une cour d'école).
Fable 3 - Il était une fois le petit poucet et autres petites fables.
Fable 4 - Il était une fois la nuit, un bateau sur la mer.
Fable 5 - Il était une fois trois petits cochons.

Chacune de ces fables évoquent les migrations de manière décalée ; elles ont aussi un ton beaucoup plus burlesque que les textes principaux.

L'épilogue est mélangé avec le cinquième récit principal (les Ils/Elles). Il nous fait état de ce que sont devenus les personnes rencontrées précédemment.

Dates importantes liées à l'écriture :
Du 3 au 5 octobre 2015 : résidence d'écriture avec Sylvain Levey au Très-Tôt Théâtre de Quimper. Lecture conjointe, premiers échanges avant la version finale.

7 novembre 2015 : première lecture publique du texte en cours d'écriture au Théâtre du cercle à Rennes, avec Amalia Modica et Sylvain Levey.

Décembre 2015 : première version complète du texte.

Mars 2016 : version définitive après la première résidence de création, Maison Folie Moulins de Lille.

CALENDRIER 2016

Du 16 au 20 janvier : une semaine de présence au **Volume, Vern-sur-Seiche**, en lien avec une exposition d'art contemporain de Jean-Benoît Lallemant. Assister aux médiations de l'exposition. Recueillir ce qui se dit sur l'installation. Travailler en parallèle sur le projet (fabrication).

15-25 février : 10 jours de résidence. Premiers pas de mise en scène. À **Lille, MFM**.

4-16 avril : deux semaines de résidence de création. Suite travail de mise en scène. À **Lille, MFM**.

14-18 juin : une semaine de résidence pour aboutir la création lumière. **Théâtre du Cercle, Rennes.**

4-8 juillet : une semaine technique et création lumière suite et fin. **Théâtre du Cercle, Rennes**.

5-9 septembre : Derniers réglages lumière et jeux. Premiers tests en public scolaires. **Le Volume, Vern-sur-Seiche**.

12-21 septembre : filages et tests en scolaires. **Théâtre du Cercle, Rennes**.

10-14 octobre : Lille, actions culturelles et tests auprès de scolaires du quartier. **MFM, Lille.**

.....SORTIE.....

14-15-16 octobre : Premières dans le **Festival M**, Maison Folie Moulins de Lille.

18-25 octobre : **Festival Marmaille**, Rennes. Différents lieux à confirmer.

Du 1er au 16 décembre : Option pour une décentralisation en Finistère + journées pros, Festival Théâtre à Tout Age, Quimper.

PARTENAIRES ET CO-PRODUCTIONS

LILLICO : Lillico aide à la production par la recherche de partenaires en résidences et en recherche de moyens financiers. Lillico a défendu le projet à la coopérative de Ancre en 2016 et cherche des partenaires pour la circulation de cette création en région et hors région.

La maison folie Moulins de Lille : La MFM s'engage à aider le projet en l'accueillant en résidence en février et avril 2016, en le soutenant financièrement et en diffusant le spectacle lors des premières en octobre 2016..

Le Théâtre de Poche de Hédé : soutient le projet en l'accueillant en résidence en milieu scolaire en 2015, le soutenant financièrement et en diffusant le spectacle lors de la saison 16-17

Le centre culturel de Montours : la Communauté de Communes du Coglais a accueilli le projet en résidence dès octobre 2015, et se positionne comme co-producteur.

Le Théâtre du Cercle de Rennes : le théâtre a proposé une présentation du projet en novembre 2015 (première lecture du texte) et accueillera le collectif en résidences en 2016 avant de programmer le spectacle avec Lillico pour le festival Marmaille.

Très-tôt Théâtre de Quimper, scène conventionnées JP : le théâtre est en réflexion pour une aide en co-production, et a posé des options pour une décentralisation dans le Finistère en amont de son festival, et pour les journées pros de son Festival "Théâtre à tout âge" 2016.

Le Volume à Vern-sur-Seiche : s'engage à accueillir le projet en résidence en janvier et septembre 2016 et à diffuser le spectacle lors du festival Marmaille.

Saison 2016-2017 : Dates et Pré-achats.

Festival M, Maison Folie Moulins, Lille, octobre 2016.
Festival Marmaille, Théâtre Lillico, Rennes, octobre 2016.
Festival à tout âge, Très Tôt Théâtre, Quimper, décembre 2016.
Pré-achat au Volume à Vern-sur-Seiche, saison.
Pré-achat, Théâtre de Poche de Hédé, saison.
Pré-achat, Centre Salvator Allende, Saint-Malo, janvier 2017.
Pré-achat Le Kiosque, Mayenne, Mars 2017.

SOUTIENS : Le projet est soutenu par la DRAC Bretagne, le Conseil Départemental d'Ille et Vilaine et la Ville de Rennes.

EQUIPE ARTISTIQUE

Projet et jeu : Marina Le Guennec.
Technique et jeu sur plateau : Marjorie Blériot.
Aide à la production : Nadine Lapuyade, Les Gomères.
Ecriture : Sylvain Levey.
Co-mises en scène : Marina Le Guennec, Amalia Modica.
Création Lumières : Alan Floc'h.

Marina Le Guennec est la comédienne et porteuse du projet. Elle est née à Lorient en 1973, et après un bac scientifique en poche est allée vivre à Rennes pour étudier l'histoire de l'art, et les métiers de l'exposition. Elle a ensuite travaillé comme commissaire d'exposition dans différents musées, puis comme coordinatrice d'édition à L'œil électrique. En 2004, elle choisit de tout arrêter pour jouer enfin. Elle devient comédienne professionnelle en 2006. Elle travaille pendant trois ans avec la TIR pro, puis la Puzzle compagnie, compagnies de théâtre d'improvisation. En 2009, elle co-écrit et joue le spectacle « Des filles etc. » avec Marjorie Blériot. Elle rencontre Les Becs Verseurs, écrit et joue avec eux de nombreuses visites guidées historico-décalées. En 2011 elle crée avec le regard complice de la compagnie Zusvex et du Théâtre du Cercle la petite forme « 10 objets », qui depuis a tourné dans de nombreux festivals, pour plus de 100 représentations. Elle découvre alors le jeu seule en scène avec des objets, et décide d'explorer ce terrain. Elle crée avec Amalia Modica le spectacle “Rue de la Bascule” en octobre 2013. Aujourd'hui, elle travaille principalement avec la compagnie des Becs Verseurs, et est artiste associée de la Compagnie Zusvex, dirigée par Marie Bout.

Sylvain Levey est l'auteur. Il est né en 1973 à Maisons-Laffitte. Il travaille principalement comme acteur avec la Compagnie Felmur, sous la direction de Gweltaz Chauviré, et avec la Compagnie Zusvex, sous la direction de Marie Bout. Il dirige un temps le Théâtre du Cercle à Rennes. En tant qu’auteur, il travaille souvent en résidence et répond à des commandes d’écriture, dans lesquelles il aime s’engager avec les structures en place, mais aussi en direction du public de celles-ci. En France notamment : Il est auteur associé au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis en 2006-2007 (avec Lancelot Hamelin, Philippe Malone et Michel Simonot, avec lesquels il fonde le collectif Petrol) ; il collabore avec la Comédie de Valence en 2006 et avec l’Institut international de la marionnette de Charleville-Mézières en 2007 ; commande de la Compagnie Ariadne pour laquelle il écrit Alice pour le moment ; En 2009-2010, il est auteur associé à l’Espace 600 de Grenoble ; il travaille régulièrement avec le théâtre de la tête noire à Saran ; Invité du festival Actoral à Marseille en 2010 pour son texte Pour rire pour passer le temps. À l’étranger : auteur en résidence à la Sala Beckett (Barcelone), au Théâtre Les Gros becs (Québec), dans le cadre de Labo07 à Stockholm. Alice pour le moment est traduit en allemand ; Ouasmok ? en anglais, Pour rire pour passer le temps en anglais, catalan, serbe, tchèque et hongrois. Il est lauréat des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2003 et de Nîmes Culture 2004 pour Ô cie la procréation est plus aisée que l’éducation ; Il reçoit une bourse de découverte du Centre national du livre en 2006. Son premier texte, Ouasmok a reçu le Prix de la pièce jeune public 2005 ; il est lauréat trois fois de l’aide à la création, il a reçu en 2011 le prix Collidram pour Cent culottes et sans papiers et a été deux fois nominé au grand prix de littérature dramatique. Il a écrit une quinzaine de textes, dont plusieurs pour la jeunesse, la plupart publiés aux éditions Théâtrales.

Amalia Modica sera à la mise en scène. Elle s'est d'abord formée au théâtre et à la commedia dell'arte au TLCP de Turin (Italie), puis au Clown, au Mime Corporel et à la Danse-Théâtre en Italie, Suisse et France. Depuis 2009, elle se dirige vers le travail avec l'objet et elle suit des formations avec Clastic théâtre, Théâtre de Cuisine et Gare Centrale.
En 2006 elle rejoint la cie La Vache Bleue (Lille) et elle y collabore autant que interprète, regard extérieur et en y créant deux spectacles de théâtre d'objet.
Dans les dernières années elle a travaillé aussi comme interprète pour les cies Regarde Eva, La Cuillère et Les Silencieux (Lille), et en tant que regard extérieur pour la cie Huile d'Olive et Beurre Salé (Paris), le collectif des Baltringues (Lille) et pour la cie des Becs Verseurs (Rennes).
En 2009 elle intègre l'association Les Clowns de l'Espoir où elle travaille en tant que Marchand de Sable, en intervenant le soir à l'hôpital, dans différents services pédiatriques par le média du conte, de l'improvisation et de l'objet.

Alan Floc'h fera la création lumière. Il travaille depuis de nombreuses années dans la cr"ation lumière et bidouilleur objets, en particulier avec la Compagnie Bakélite. Il y a créé avec le comédien Olivier Rannou les spectacles "Braquage" et "La galère" de renommée internationale. Il travaille particulièrement sur l'accompagnement lumières, réalise des créations auprès d'autres compagnies de théâtre et théâtre d'objt et est régisseur de plateau depuis de nombreuses années. Il assurera la création lumière du spectacle.

Marjorie Blériot sera valet. Formée à l'art dramatique dans une école pluri-disciplinaire, l'ETES (cours d'acrobatie, danse, improvisation et texte, paris 11e), elle joue aussi bien dans des tragédies que dans du café théâtre). Artiste touche à tout, elle écrit également pour elle ou pour d'autres projets et aime se frotter à la technique. De part son parcours, elle s'adapte à tous les projets.

Nadine Lapuyade/LesGomères est chargée de la production et de la diffusion. Depuis sa création, Les Gomères accompagne, développe et produit des projets artistiques de compagnies de marionnette et de théâtre d'objets autant pour le jeune public, pour un public d'adolescents et d'adultes. Elle est fortement implantée dans le réseau des Arts de la marionnette et aussi le jeune public localement, régionalement, nationalement voir internationalement. Créée par Laurence Mener et Véronica Gomez en 2009, Nadine Lapuyade-Lahorgue a repris cette structure en 2012 afin de contribuer à la découverte de projets artistiques des 4 compagnies suivantes (Anima Théâtre de Marseille (13); le Théâtre de la Pire espèce de Montréal (Québec), CréatureS compagnie de Fye (72) et Compagnie Les Becs Verseurs (pour les projets de Marina Le Guennec) de Rennes (35).

SOURCES DOCUMENTAIRES (en cours)

Films de fiction
“Aïssa” court métrage de Clément Tréhin-Lalanne, 2013.
" Le Havre", film de Aki Kaurismäki, 2011.
" La petite venise", film d'Andrea Segre, 2012.

Documentaires
“Kelly”, film documentaire de Stéphanie Régnier, 2013.
"Il était une fois..." documentaire d'Arte, lié au film *Le Havre* d'Aki Kaurismäki.

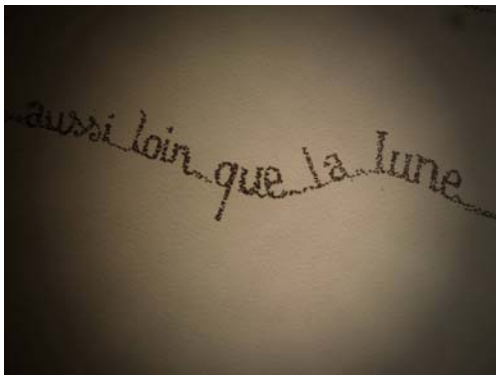
Emissions radios
“Calais, le grand dérangement”, émission Interception de France Inter, le 19.10.14.
“Terres rêvées, terres d’asile”, émission Carnet Nomade de France Culture, le 18.10.14.

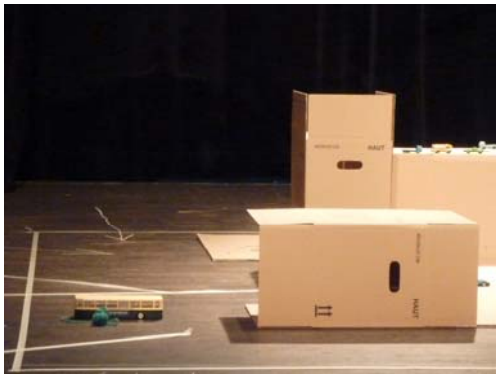
Livres références
“ Dans la mer, il y a des crocodiles ”, l'histoire vraie de l'Enaiatollah Akbari, Fabio Geda, Liana Levi, 2011.
“ Des murs entre les hommes ”, Alexandra Novosseloff et Franck Neisse, La Documentation Française, 2007.
“ Et toi, tu es français ou étranger. La nationalité, la nation et l'identité ” Autrement Junior "société",mars 2005.
“ Exils ” Sophie Rétif, Sébastien Lumineau, Oeil électrique éditions, 2006.
“ L'étranger, l'identité, Essai sur l'intégration culturelle ” Toshiaki Kozakaï, Bibliothèque scientifique Payot, octobre 2000.

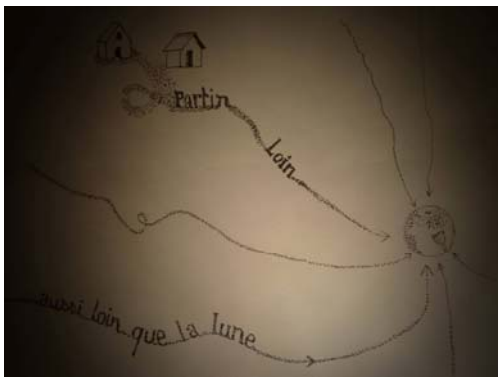
Histoires
“Je pensais que mon père était Dieu ” Anthologie composée par Paul Auster, Acte Sud, 2001.
“ Là où vont nos pères ” Shaun Tan, Dargaud, 2007.
“Le voyage en Italie” Cosey, éditions Aire Libre, 2001.
“Pagaille”, Edward van de Vendel,Carll Cneut, Editions du Rouergue, 2005.
“ Sans Papiers”, Rascal, Sandrine Genin, Jean-François Martin, éditions Escabelle, 2012.
“Tout allait bien”, Franck Prevot, Buveur D'encre Editions, 2009.

Livres documentaires
“Recueil de mots voyageurs” l'âge de la Tortue.
“ Partir” l'âge de la Tortue.
“Rêves d'ailleurs, les chemins de l'exil” Revue XXI n°22, Printemps 2013.
“Témoignages de rennais d'origine étrangère, Parcours de vie” Edition Ville de Rennes, 2007.

RECHERCHES PHOTOGRAPHIEES







« Ces hélicoptères qui diffusent du parfum au-dessus de Paris »

Vue d'Afghanistan, la France est une terre d'abondance où coulent lait et miel. On y marche dans les rues sans salir ses souliers, on y baigne dans le parfum. Maizam a quitté sa vallée à l'âge de 10 ans pour rejoindre cette France « aussi loin que la Lune ». Tout au long de ses pérégrinations, il est resté en contact avec son frère, Mohammed. Qui, à Kaboul, se demande si la tour Eiffel est aussi grande qu'on le dit.

Par Florence Lozach

Maizam a 17 ans. Ou peut-être 19. Ou peut-être 21. Parti il y a des années d'Afghanistan, il est arrivé en France il y a quatre ans. J'ai entendu parler de lui par une amie qui l'aidait à obtenir des papiers. Elle donnait un coup de main à France terre d'asile et l'avait rencontré, pendant une maraude, un soir de l'été 2011, place du Colonel-Fabien, à Paris.

Il était avec un petit groupe de jeunes Afghans, tous partis de leur pays, tous arrivés en France sans papiers ni familles ni connaissances. Ils vivotaient de rien, dans la rue. Maizam avait marqué mon amie. Malgré son jeune âge, il avait une autorité naturelle. Il était plus souriant, plus déterminé que les autres. Il avait un *« truc », « une volonté de s'en sortir qui faisait que, de toute façon, rien ne l'arrêterait ».*

ILLUSTRATIONS : LES JEANCLODE

Cet été-là, un jeune Afghan menacé d'expulsion venait d'être retrouvé pendu dans le parc de la Villette à Paris, mon amie avait été bouleversée, moi aussi. J'ai voulu rencontrer Maizam. Mon amie lui a demandé s'il acceptait de me parler. Le jeune garçon lui a répondu *« D'accord... mais il faut demander l'autorisation à mon grand frère, en Afghanistan. »* J'ai été intriguée. Comment un frère pouvait-il disposer d'une telle autorité sur un adolescent qui venait de traverser un continent, seul et à pied ?

Longtemps, le grand frère de Maizam a refusé de me voir. À chaque passage à Kaboul, où je me rendais régulièrement comme journaliste, je l'ai appelé. Tantôt Mohammed disait être malade, tantôt indisponible, tantôt trop éloigné... Il a fallu cinq mois et des dizaines d'appels avant qu'il accepte de me rencontrer.

Nous avons discuté des heures. Mohammed m'a donné l'autorisation de parler à son petit frère. Il m'a aussi confié son histoire, sa moitié de grand frère. En l'écoutant, j'ai compris pourquoi Maizam était parti, pourquoi les deux frères s'étaient séparés, pourquoi les destins ne tiennent parfois qu'à un fil...

De retour en France, j'ai repris contact avec Maizam. Qui m'a livré l'autre moitié du puzzle. Les pièces se sont emboîtées, les vies parallèles des deux frères ont dessiné une image qui réunissait deux pays éloignés de 5 700 kilomètres, deux mondes.

« La France, c'est plus loin que la Lune »

Kaboul – C'est à l'aube, par un matin d'hiver, que Mohammed, le grand frère, a sonné à la porte de la maison. Timide, il marmonne rapidement une salutation à peine audible. Tout, d'évidence, lui est étranger ici : le garde qui côtoie des étrangères sans voile, le confort rudimentaire du salon avec ses deux canapés, la table basse abîmée, le poêle alimenté à la sciure de bois...

Peut-être à cause du froid, peut-être mal à l'aise, Mohammed torture les bouts de manches de sa tunique et regarde fixement l'interprète. Un numéro du magazine *Elle* en évidence sur la table basse avec en couverture l'actrice Charlize Theron, robe noire moulante et décolletée, brise la glace. Les joues rosies de confusion, Mohammed et l'interprète tournent discrètement les pages en étouffant de petits rires.

Les deux hommes se reprennent. Mohammed se racle la gorge, attrape à pleine main la théière brûlante et se lance : *« Un proverbe afghan dit que l'eau bout avant même qu'elle ne soit chaude. »* Il poursuit : *« Pour nous, c'est une manière pudique de dire que nous grandissons trop vite ».* Laisse passer quelques secondes : *« Maizam, mon petit frère, est un exemple parfait. »*

Alors, sur sa chaise, les mains enserrées autour de la théière, il prend une large inspiration. Comme s'il fallait vaincre la pesanteur pour ouvrir un gros livre fermé depuis des décennies. *« Notre père s'appelait Abdul Ahmad. Il était moudjahid et il se battait avec le commandant Massoud. Il avait quinze hommes, il était courageux et fort. Quand les talibans ont pris le pouvoir en 1996, notre père a dû se réfugier dans le Panchir, la vallée de Massoud. Nous, nous sommes restés au village, dans la Kapisa, au nord-est de Kaboul. La vie est devenue difficile. Les talibans savaient que notre père était un lieutenant de Massoud. Ils s'amusaient à nous faire peur, nous les enfants. Ils donnaient des gifles, des coups de pied. »*

À l'époque, la mère de Mohammed, Soraya, est enceinte de Maizam, le petit frère. Elle prépare la naissance pendant que son mari, de l'autre côté de la montagne, prépare la revanche. Le lieutenant de Massoud ne verra jamais son dernier-né. Il tente un retour vers son village et est tué sur la route dans une embuscade tendue par les hommes du mollah Omar, le chef taliban qui vient de rebaptiser l'Afghanistan *« Émirat islamique ».*

La mort du père ne calme pas l'ostracisme des nouveaux maîtres du pays. Les vexations se poursuivent. Les talibans font régner l'ordre, leur ordre, et ceux qui ne sont pas avec eux sont contre eux. Les garçons du village doivent rejoindre leurs rangs. Les enfants du lieutenant de Massoud sont des cibles de choix.

Cinq années difficiles ont passé depuis la naissance de Maizam quand Soraya, la mère, découvre une lettre placardée pendant la nuit sur la porte.

> « Quand les talibans ont pris le pouvoir en 1996, la vie est devenue difficile. Ils savaient que notre père était un lieutenant de Massoud et nous donnaient des coups. »

Les « lettres nocturnes », les *« shab nameh »*, sont la signature des talibans pour avertir une famille qu'elle est promise au malheur si elle ne rentre pas dans le droit chemin. La menace est claire : ou ses fils rejoignent leurs rangs, ou le petit Maizam sera kidnappé.

Une deuxième lettre nocturne, identique, est apposée sur la porte quelques semaines plus tard. Sans attendre la troisième, l'ultime avant l'exécution des menaces, la famille déménage. Sur un petit bout de papier, Mohammed le grand frère dessine à coups de crayon vifs une carte de la région. *« On a vendu notre terrain pour s'installer dans un autre village. »*

Le poêle de la maison ronronne, une petite neige tombe sur la rue, les vendeurs et portefaix de Kaboul ont déployé leurs étals dans le froid pinçant.

Les talibans ne lâchent pas prise et harcèlent la famille installée dans un nouveau village. *« Ils voulaient prendre Maizam, ils disaient qu'ils en feraient un combattant, qu'ils lui inculqueraient les vraies valeurs de l'islam. Alors, notre mère a décidé de l'envoyer loin très loin pour le mettre à l'abri. »*

Le jeune garçon n'a pas l'âge de comprendre ce qui lui arrive. Sous le regard attentif de ses grands frères, il vit sa vie de gamin dans les grandes plaines bordées de hautes montagnes. Pour la première fois depuis le début de la discussion, Mohammed sourit de ses souvenirs : *« Mon petit frère était drôle, c'était un petit teigneux, une force de la nature. Il aimait bien se battre, et ses copains se moquaient de lui parce qu'il disait qu'il irait vivre en France. Ils le regardaient alors avec de grands yeux et ils lui disaient : "N'importe quoi ! La France, c'est plus loin que la Lune, tu n'y arriveras jamais !" »*

Si elle l'avait pu, Soraya, sa mère, l'aurait sans doute envoyé sur la Lune. Elle fait le pari de payer un passeur. Son fils d'une dizaine d'années, même pas adolescent, part en 2004 pour un voyage sans retour et sans garantie. *« Ça lui a déchiré le cœur, mais elle n'avait pas le choix. Maizam ne se souvient de rien, heureusement... »*

« Ici, c'est une petite ville, on n'est que trois Afghans »

Région de Bordeaux – Huit ans plus tard, Maizam est là sur le quai de la gare d'une petite ville du sud-ouest de la France, où il termine sa troisième au collège. Il n'a rien oublié de la séparation : *« Je me souviens très bien des adieux avec ma mère. Elle me répétait : "Il faut que tu sois content de me quitter et d'aller faire des études ailleurs, tu n'as pas le droit d'être triste !" C'était sa manière de se convaincre. Elle n'arrêtait pas de pleurer en le disant. »*

Le jeune homme est venu me chercher à la descente du train. Il m'accueille par un *« Bonjour, madame »* à peine teinté d'accent. Tandis que nous traversons à pied le centre-ville, il salue plusieurs dames par leur nom. Des gens qui passent en voiture l'interpellent d'un *« Hé! Salut Maizam! Comment va ? »* Il semble presque un peu gêné : *« Ici, c'est une petite ville et on n'est que trois Afghans, tout le monde nous connaît et les gens sont gentils. »*

Le gamin des plaines afghanes de la Kapisa est un adolescent courtois et timide. Jean taille basse, t-shirt des Who, cheveux noirs en bataille, chaîne en argent autour du cou, il dit *« trop »* à toutes les phrases comme tous les collégiens français : sa mère lui manque *« trop »*, il a *« trop envie »* de travailler pour se payer un ordinateur, *« trop hâte »* d'être en vacances. Son français est presque parfait, et ses rares confusions de langage sont jolies : il dit *« la princesse »* pour la « principale » du collège.

Maizam a demandé à l'un de ses amis de lui prêter son appartement pour pouvoir discuter tranquillement. Le studio du garçon sent le tabac froid. À peine entré, Maizam range le linge et la vaisselle sale et improvise un vague coin salon avec deux verres remplis de limonade sans bulles et deux chaises. Il colle la sienne à la fenêtre ouverte et passe son temps à regarder le ciel, comme s'il étouffait. Dans sa courte vie, il a passé autant de nuits à la belle étoile que sous un toit.

Il ne comprend pas pourquoi je m'intéresse à lui : *« Ma vie n'a vraiment rien de bizarre. »* Et balaie d'une phrase son enfance afghane : *« J'étais trop petit à l'époque, je suis parti alors que j'avais à peine 10 ans, je ne me souviens pas de tout. »* Depuis, dit-il, il s'est documenté *« pour savoir comment était la vie sous les talibans »*. Maizam parle des anciens maîtres du pays comme si ceux-ci appartenaient à la préhistoire, sa préhistoire à lui.

Un bracelet en plastique *« I love Afghanistan »* aux couleurs du drapeau national et plusieurs cicatrices discrètes sur son corps cabossé rappellent qu'il vient de loin. Sa mémoire est vague. Il a quitté son village dans un *« minibus »*, a roulé à travers *« le désert, de nuit »* et a dormi dans une maison pleine de candidats à l'exil pas loin de la frontière iranienne. Quand son tour vient, le scénario du passeur déraille : *« Le conducteur a passé le barrage de la frontière à toute vitesse, la police s'est mise à tirer plein de coups de feu sur notre voiture. J'avais le corps tout chaud, puis tout froid. Je sentais du sang partout sur mon bras, mais je ne savais pas d'où il venait. »* Un passager est touché d'une balle dans le cou, personne ne peut lui venir en aide. *« C'est la seule fois de ma vie que j'ai vu quelqu'un mort. »* Tout le monde court, s'éparpille. Maizam s'enfonce en Iran avec ses vêtements ensanglantés. Il croise des policiers qui comprennent qu'il est de ceux qui viennent de franchir la frontière, mais ils le laissent partir. *« Ils m'ont juste giflé »*, dit-il pudiquement.

Le gamin rejoint Téhéran et travaille comme manœuvre sur des chantiers. *« Pour les Iraniens, un Afghan est tout juste bon pour les travaux manuels, alors c'est ce que j'ai fait. »* Il grimpe toute la journée sur des échafaudages, soude des pièces en acier pour les buildings en construction dans la banlieue de Téhéran, dort dans un réduit sur le chantier.

Le travail n'est pas adapté à son petit gabarit et encore moins à ses 12 ans, mais Maizam veut gagner suffisamment d'argent pour poursuivre sa route. Voilà presque un an et demi qu'il a quitté son village. Qu'il n'a plus de nouvelles des siens, excepté quelques rares coups de fil laconiques. Il ne sait même pas que son grand frère Mohammed a été désigné par la famille pour l'aider, qu'il est en route pour la capitale iranienne, qu'il apporte avec lui des sous et des nouvelles. Mohammed rejoint Maizam en 2005 à Téhéran.

« Je n'avais pas le droit de freiner mon petit frère »

Kaboul – « Quand je l'ai retrouvé, c'est à peine si j'ai reconnu Maizam. Il avait une tête d'enfant et un corps de sportif. Il était parti petit garçon et j'avais en face de moi une montagne de muscles. En Afghanistan, on dit de quelqu'un qui est fort qu'il a de "gros os". Il paraît qu'en France, on lui a refait quatre fois des tests osseux parce qu'on ne croyait pas à son âge. C'est mon frère ! Il est pas comme les autres ! »

Mohammed se fait peintre en bâtiment en Iran. Il peint des portes toute la journée, sans conviction. Quand je lui demande ce qu'il a pensé du pays,

> « La police s'est mise à tirer plein de coups de feu sur notre voiture. J'avais le corps tout chaud, puis tout froid. Je sentais du sang partout sur mon bras, je ne savais pas d'où il venait. »

Mohammed rejoint Maizam en 2005 à Téhéran. Les deux frères ne sont pas pressés de se séparer. Ils passent deux ans à travailler ensemble sur les chantiers iraniens.

il s'agace : *« Qu'est-ce que ça peut faire ? J'en ai rien pensé ! Pour toi, c'est facile, tu as un passeport, tu vas dans un pays et tu en penses quelque chose parce que tu sais qu'à n'importe quel moment tu peux rentrer chez toi si le pays ne te plaît pas. Moi l'Iran, que je l'aime ou pas, je devais y rester pour aider Maizam, c'est tout ! Tu y es, tu y restes. »*

Le grand frère retrouve peu à peu son calme et reprend : *« L'Iran, c'est la version moderne de l'Afghanistan avec la culture en plus. Je n'ai jamais pensé que c'était le meilleur pays du monde, loin de là. Je pense que nous, les Afghans, nous aurons un jour le meilleur pays du monde. »*

Dehors, la petite neige tombe toujours. Les silhouettes de passants emmitouflés dans d'épais châles glissent sur le sol gelé.

Les nouvelles que Mohammed apporte du pays à son petit frère ne sont pas encourageantes. *« Il n'y avait aucune chance pour que Maizam puisse faire ses études en Afghanistan. Il devait poursuivre son voyage, trouver un pays en paix qui l'accueillerait et lui offrirait ce qu'il ne pouvait avoir chez nous. »* Les deux frères ne sont pas pressés de se séparer. Ils travaillent deux ans sur les chantiers iraniens.

« Le soir de la finale de la Coupe du monde de football entre la France et l'Italie, on a fait la fête et on s'est couché à quatre heures du matin. Je suis parti peu après. Maizam m'a accompagné au bus pour l'Afghanistan. Je lui ai dit de prendre soin de lui, il était si fatigué qu'il s'endormait parfois en pleine journée en haut d'un échafaudage. » Mohammed a-t-il eu des regrets ? *« Je n'avais pas le droit de freiner Maizam, il fallait bien qu'il aille jusqu'au bout. Il fera peut-être la même chose pour moi un jour. »*

« J'AI TRÈS PLEURÉ À CETTE ÉPOQUE »

Région de Bordeaux – Le périple de Maizam est une succession de pas en avant, et de pas en arrière. Il suit son chemin *« comme c'était dessiné sur la carte »*, des allers et retours jusqu'à ce que « ça passe ». La Turquie, la Grèce, la Macédoine, la Serbie et la Hongrie, son pire souvenir. Il est embarqué six mois dans un centre de rétention où *« ils nous forçaient à manger des saucisses au porc »*. Six mois de coups de pied, de coups de poing, de menottes et de menaces. Maizam refuse de céder, résiste à la faim, son corps lâche : *« J'étais très maigre, je ne pouvais plus marcher. Le médecin de la prison m'a examiné, il a pris ma tension et m'a dit que si je ne mangeais pas dans la journée, je serais mort le lendemain. »* Pour quelques secondes, il en perd son bon français : *« J'ai très pleuré à cette époque. »*

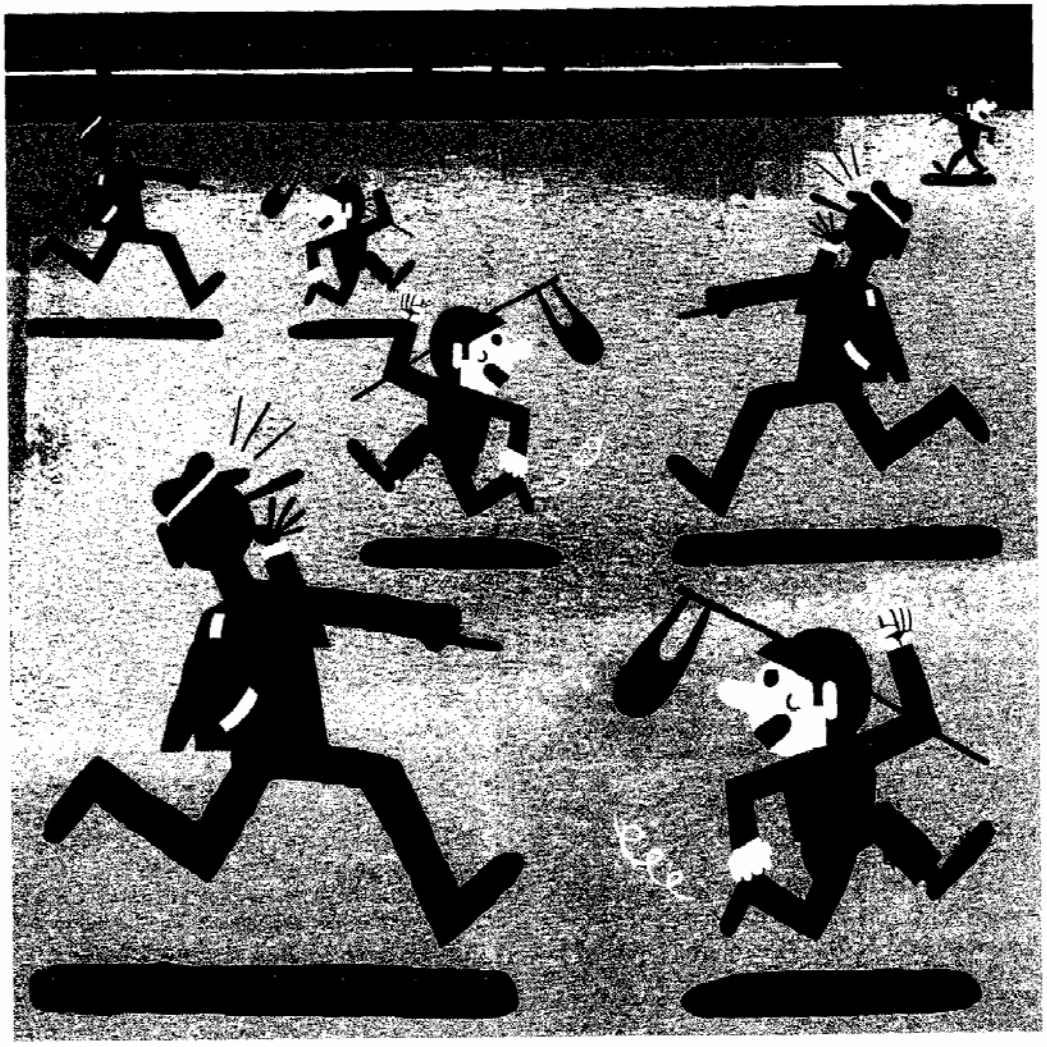
« TU N'AS TOUJOURS RIEN COMPRIS À L'ENDROIT OÙ JE VIS, TOI ! »

Kaboul – Le poêle ronronne et plus personne ne pense à feuilleter le magazine *Elle*. Mohammed raconte son retour d'Iran. *« À la frontière, j'ai croisé plein d'Afghans qui partaient tenter leur chance comme mon petit frère. Ça me faisait mal au cœur, je me demandais où Maizam pouvait être, s'il était toujours vivant. »* Plus de deux ans après son départ, il est de retour : *« Ma mère pleurait, elle n'arrêtait pas de pleurer. »*

Passé les retrouvailles, Mohammed est abasourdi par ce qu'il voit : *« C'était très étrange, incohérent. Les Occidentaux étaient là. On avait des routes neuves. Ils avaient construit une université avec des bâtiments super modernes, mais la sécurité s'était complètement dégradée. Il y avait des talibans partout, qui faisaient régner leur loi et terrorisaient la population. J'avais l'impression d'être revenu dix ans en arrière. J'étais en colère. »*

Dans la maison de Kaboul, je demande à Mohammed si je peux l'accompagner pour voir sa famille au village. Il sourit et soupire en levant les yeux au ciel, l'air moqueur : *« Tu n'as toujours rien compris à l'endroit où je vis, toi ! Dans mon village, tout le monde connaît tout le monde. Si une voiture passe, tout le monde est au courant et même si tu es sous une burqa, tout le monde saura que tu n'es pas une femme de ma famille. Je suis déjà assez en danger comme ça. Être vu avec une Occidentale, c'est un crime. Ils me le feront payer. »*

Dans son village, explique-t-il, les insurgés proches des talibans sont là *« la nuit »*. Pour se protéger, *« on doit jouer une sorte de double jeu avec eux : leur faire croire que nous ne sommes pas contre eux et, en même temps, ne pas les aider concrètement »*. Replongé dans ses difficultés quotidiennes, Mohammed regarde par terre et se passe les mains sur le visage de haut en bas : *« Essaie d'imaginer qu'on vit dans une province où on ne voit jamais s'écouler dix jours de suite qui soient doux, paisibles, agréables. Jamais. Au moment où tu te dis "Tiens, ça va un peu mieux, c'est plus calme", il y a une attaque, un crime qui viennent te ruiner tes espoirs. »*



Je décide d'aller voir le village de Mohammed sans lui, mais avec un chauffeur qui connaît le coin. Passé les grosses bourgades où l'agitation des marchés permet de circuler inaperçus, la voiture est aussitôt scrutée par des sentinelles postées debout sur le bord de la route rocailleuse. Un vieil homme, assis sur un mur à l'entrée d'un village en compagnie de son petit-fils, nous fait signe de nous arrêter et de baisser la vitre. Sans rien demander, il avertit : *« Il est presque quinze heures. Je ne sais pas où vous allez, mais il est déjà tard et après, par ici, on n'est plus chez nous. Faites demi-tour sans tarder ! »*

Le chauffeur est d'accord pour pousser jusqu'au village de Mohammed. Au bout d'une route défoncée lovée sur un flanc à pic, le paysage s'élargit d'un coup net sur une immense plaine encastrée entre deux montagnes. L'herbe, d'un vert éclatant, tient de la pelouse d'un stade de football, la nature a été abreuvée par les pluies exceptionnelles qui se sont abattues tout l'hiver sur l'Afghanistan, le silence est absolu. C'est un espace inouï de beauté, comme une splendeur interdite et empoisonnée. Dans un champ qui s'étend sur des kilomètres, on distingue une colonne bleue : des femmes en burqa qui regagnent leurs maisons à pas pressés les unes derrière les autres, en ligne. Le bazar du village est désert, figé. Il est quinze heures trente. Pas un habitant n'est dehors. Retour sur Kaboul.

« JE DESCENDAIS SUR LE QUAI, JE REMONTAIS ET LE TRAIN REPARTAIT »

Région de Bordeaux – Sur ordre du médecin de la prison hongroise, Maizam se remet à manger. Libéré après avoir repris des forces, il continue son jeu de cache-cache avec les polices des frontières européennes. Il y a, dit-il, *« les méchants »* et *« les gentils »* ; comprendre : *« Ceux qui frappent »* et *« ceux qui ferment les yeux »*.

Les plus *« gentils »* sont *« les Italiens »* : *« Ils m'ont laissé partir sans me poser aucune question. »* Cela se produit à la dernière étape du marathon de Maizam, dans le TGV entre l'Italie et la France. *« Je n'avais plus un euro, alors je suis monté dans le train sans billet. Je me suis endormi, les contrôleurs sont arrivés. Ils m'ont dit : "Tu n'as pas de billet ? Tu descends au prochain arrêt !" Je descendais sur le quai, je remontais dans le wagon juste derrière, et le train repartait. J'ai fait ça quatre fois »*, raconte-t-il en buvant une gorgée de limonade.

Dans les haut-parleurs du train, il entend l'annonce de l'arrivée *« Paris gare de Lyon »*. *« J'ai compris que j'étais à Paris, c'était à peine croyable ! À ma descente sur le quai, je suis tombé sur une des contrôleuses qui m'avait attrapé. Elle m'a dit : "Comment ça ! T'es encore là, toi ?...", mais elle m'a laissé partir dans la foule, et personne ne m'a arrêté. »*

Il croise un Afghan dans les environs de la gare : *« Je ne le connaissais pas, mais il m'a guidé les premiers jours. Il m'a appris deux choses : comment passer les portes du métro sans ticket, et quelle ligne prendre pour aller à la tour Eiffel. Je continuais à slalomer entre les contrôleurs et les policiers, mais c'était pas grave, j'étais à Paris ! »* Avant même de savoir où il va dormir et comment il va manger, Maizam fonce à la tour Eiffel. *« La voir, c'était mon rêve ! Je n'en ai pas cru mes yeux tellement elle était immense. »*

Le jeune Afghan n'a alors eu aucun contact avec sa famille depuis son départ de Turquie, il y a des mois. Il n'a aucune idée de ce que fait son grand frère, revenu au village.

« On m'a appris à sauter d'un hélico »

Kaboul – « Les talibans combattaient de plus belle. Je n'ai pas eu d'autre choix que de les affronter directement, avec les armes. » Parfois, Mohammed tape du pied nerveusement ou martèle de ses ongles la petite table de bois. Je pense que mes questions l'agacent. À la dernière rencontre, il m'a dit que c'était parce qu'il avait envie de fumer, mais qu'il n'osait pas demander.

Le grand frère est aussi solide et déterminé que Maizam. Il n'a pas fait de longues études, et n'en fera jamais, il le sait : *« Un jour, je suis allé me présenter au centre de police de mon district pour leur dire "Je veux rejoindre vos rangs". »* Après quelques semaines passées à tenir des checkpoints dans les rues de Kaboul, il est envoyé au centre de formation de l'élite, la Crime Reaction Unit.

« On nous a appris à tirer de plus en plus vite avec une kalachnikov, d'abord en cinq secondes, puis en trois. Puis, à sauter d'un hélicoptère. Quand j'étais petit, le commandant Massoud était venu un jour chez nous en hélicoptère et il avait atterri sur l'un de nos champs. J'aurais jamais pensé qu'un jour, je monterais dans un truc pareil. » Mohammed intègre l'unité d'élite. Il rejoint ces hommes déployés en quelques minutes sur les lieux d'attentats ou d'attaques coordonnées pour traquer les terroristes.

Il se fait à sa nouvelle vie. Son métier lui permet d'aider financièrement les siens restés au village. Il a aussi, parfois, l'impression d'être invincible. Mais un matin d'automne, la sirène d'alerte retentit : *« Comme à chaque attentat ou attaque, on a tous couru jusqu'à la cour. Mon copain de chambrée, Tahir, est parti dans le premier convoi. Un terroriste était entré dans la maison d'un conseiller du président et on avait pour mission de l'abattre avant qu'il ne se fasse sauter. Je suis arrivé sur place dix minutes après Tahir. D'habitude, on était toujours ensemble. Logiquement, c'est lui que le commandant a envoyé en premier ; nous, on l'a couvert en se cachant derrière les murets de l'entrée. »* Mohammed se tait, puis reprend : *« Je sais que tu connais déjà la fin de l'histoire. »*

Tahir, son ami, meurt sous ses yeux, touché à la gorge par un attaquant que personne n'a vu arriver. *« J'avais déjà vu pas mal de morts, mais Tahir c'était vraiment atroce... Si j'avais pris le premier convoi, il n'aurait peut-être pas été tué... »*

« Quand je pense que des Afghans ne savent même pas qu'Internet existe »

Région de Bordeaux – « Pour savoir ce qui se passe en Afghanistan, je regarde les infos quand je peux. » Dans le foyer où il partage une chambre avec d'autres jeunes étrangers, Maizam a droit à quelques heures de télévision. Un jour, se souvient-il, il apprend qu'une attaque vient de se produire à Kaboul : *« J'ai allumé la télé pour savoir ce qui se passait. C'était affreux, il y avait des morts partout. Comment c'est possible aujourd'hui que la capitale ne soit pas encore sous contrôle ? »*

Maizam a maintenant appris que Mohammed s'était engagé dans la police, mais il ne sait pas grand-chose de son quotidien. *« Un jour, les talibans sont montés en haut d'un immeuble pour attaquer. L'armée leur a tiré dessus et a détruit tout le bâtiment. Moi, je regardais ça et je ne pensais qu'à une personne : le propriétaire de l'immeuble. Peut-être qu'il a mis toutes ses économies là-dedans, peut-être qu'il a travaillé toute sa vie pour avoir ça, et eux ils détruisent tout. C'est injuste ! »*

Le jeune réfugié suit de loin, de très loin, les actualités venues de Kaboul, une ville qu'il n'a jamais connue de sa vie : *« J'ai vu dans un reportage qu'il y avait un bowling maintenant. C'est bien, pour les gens, qu'ils puissent s'amuser, mais c'est bizarre qu'il puisse y avoir à la fois un bowling et des attentats, non ? »*

Maizam imagine un grand avenir à son pays, un avenir où il trouverait facilement sa place. Il rêve d'énergie : *« Moi, je veux faire un CAP d'électrotechnique pour installer la lumière partout en Afghanistan. Regarde, il y a tout là-bas pour produire de l'électricité. On a le vent, des fleuves et on peut utiliser l'énergie solaire. Plus tard, j'aurai une société qui ira construire tout ça là-bas. Quand je pense que des Afghans ne savent même pas qu'Internet existe... »*

Le jeune garçon est à ce point confiant et ambitieux qu'il donne l'impression d'avoir atterri au collège sans passer par les cases *« galères »* des migrants. Il ne veut pas s'attarder sur le passé et pourtant, comme tous, il a dormi par terre dans les squares, fouillé les poubelles et s'est entassé dans des foyers d'accueil bondés *« un jour sur deux car il n'y avait pas de place pour tout le monde »*.

Chaque soir, dit-il, il mettait de côté un peu du dîner pour avoir de quoi manger le lendemain. Pour dormir, il avait repéré *« un jardin public qui fermait ses grilles à vingt heures »*, alors il arrivait *« un peu avant la fermeture »* : *« Je me cachais, j'installais deux chaises et je dormais dessus. Il y avait beaucoup de drogués »*.

Maizam se redresse soudain sur sa chaise et prend un air autoritaire. Lui et son grand frère se ressemblent quand ils se mettent en colère. Ils ouvrent si grand leurs yeux noirs et fixent avec tant d'intensité qu'on a l'impression qu'ils vont entrer dans une rage folle. *« Je vais te dire une chose »*, lance-t-il avec force : *« Je n'ai jamais mendié, jamais ! Moi, je voulais juste apprendre le français. Je suis têtu, mais ça a fini par payer. »* Des bénévoles lui ont donné des cours deux fois par semaine, il n'en a pas manqué un seul.

« Un jour, j'ai été arrêté dans le métro par les contrôleurs parce que je n'avais pas de ticket. Ils ont regardé mes papiers de l'Aide sociale à l'enfance et ont vu que j'avais des cours de français dans mon sac. L'un des contrôleurs a dit : "On passe un accord : si tu récites correctement tes conjugaisons, je te laisse partir !" » Maizam était tombé sur un *« gentil »*.

Les services sociaux lui ont trouvé le collège où il étudie aujourd'hui les mêmes matières que les autres élèves. Il va passer son brevet, il ne partira pas.

Dix ans plus tard, les lettres nocturnes des talibans reviennent frapper la porte de la maison familiale. Pas pour Maizam cette fois : pour Mohammed le policier.

« SOUVIENS-TOI, TU CHANGES TOUS LES NOMS, ON EST BIEN D'ACCORD ! »

Kaboul – Depuis une semaine, Mohammed ne vient plus aux rendez-vous. A-t-il découvert que j'étais allée dans son village sans le lui dire ? Il réapparaît finalement un matin, presque menaçant : *« Souviens-toi bien ! Tu changes mon prénom, tu ne donnes pas le nom de mon village et tu changes le prénom de mon frère. On est bien d'accord ! »* Je lui demande s'il a des problèmes, mais il ne répond pas et reprend son récit exactement là où il s'était arrêté, comme s'il n'avait pas bougé.

Je le trouve maigre ce jour-là. Il a 26 ans, en paraît dix de plus et est sombre comme ses vêtements. *« J'ai dû céder pour ma famille »*, lâche-t-il brutalement, en se couvrant les yeux de la main.

Dix ans plus tard et quasiment jour pour jour, les lettres nocturnes des talibans sont revenues frapper la porte de la maison familiale. Pas pour son petit frère cette fois, mais pour lui. Les mêmes auteurs, les mêmes arguments : *« Le gouvernement actuel n'est pas islamique, il est dirigé par les étrangers. Tu es policier, tu suis les étrangers, tu suis leurs règles, tu tues les musulmans, tu n'es pas un bon musulman. Tu seras puni. »*

Mohammed a d'abord refusé de se laisser intimider et a poursuivi son travail. Une deuxième lettre nocturne est arrivée, plus pressante, plus menaçante : *« J'ai mis quatre ans pour atteindre mon poste. C'était toute ma vie, je ne pouvais pas abandonner ! »* La troisième lettre nocturne est une menace de mort, directe : *« Tu as un mois pour quitter la police, sinon tu seras tué. »* Mohammed veut refuser ce chantage, il ne le peut : *« Ma mère, mes sœurs et mes frères ont insisté : ils avaient besoin de moi, il ne fallait pas que je meure. »*

Amer, il vient de rendre son uniforme sans explication, sans justifier son geste. Les talibans ont mis fin à sa carrière, à ses espoirs. Il ne lui reste que de la colère, étouffée dans des sanglots : *« Ce que nous pensons, nous les vrais soldats, c'est que si les talibans ne s'étaient pas battus dans leur pays contre les gens de leur pays, les Américains ne seraient pas là aujourd'hui. Si des musulmans tuent d'autres musulmans, c'est à cause de ces gens-là qui feraient mieux de s'en prendre à eux-mêmes. »*

« Talibans, ça veut dire "étudiants", mais ces gens-là sont incultes »

Région de Bordeaux – À son arrivée au collège, Maizam est reçu en bête curieuse : *« Tout le monde disait : "Ah, il est dangereux, c'est un taliban !" Pour les élèves, c'était comme une blague. Ils me posaient plein de questions sur les talibans : si tous les garçons portaient la barbe et si toutes les femmes avaient la burqa... »* Personne ne peut deviner que le jeune garçon n'en sait guère plus qu'eux sur la vie quotidienne en Afghanistan.

« Parfois mon village me manque, ma mère me manque, alors je vais sur Google pour regarder les photos satellite et essayer de retrouver ma maison. » Bien sûr que sa mère lui manque, bien sûr qu'il voudrait revoir ses frères et sœurs qu'il a à peine connus mais, à choisir, il préférerait les faire venir en France *« quand je pourrai leur obtenir un visa »*.

Au début de ses études, Maizam s'est découvert une passion pour l'histoire. Depuis, il avale avec appétit les livres d'histoire. De France, bien sûr, mais aussi d'Europe et du monde. Il a faim, il est goulu, et ne peut s'empêcher de tout mettre en perspective. *« Ce qu'il faudrait à l'Afghanistan, c'est quelqu'un comme Atatürk. La Turquie, c'est un vrai bon modèle : si un Turc veut pratiquer sa religion musulmane, il va à la mosquée. La politique reste dans les ministères et l'islam dans les mosquées. »*

Le mot « taliban » le met systématiquement en colère. Quand il s'énerve, il tortille entre ses mains un morceau de papier ou un bout de n'importe quoi. *« Talibans, ça veut dire "étudiants", mais ces gens-là ne connaissent rien. Ils sont incultes. Il est écrit dans le Coran qu'on ne doit pas embêter un humain ni même une petite bête. L'histoire du paradis qu'on obtient quand on a tué de soi-disant infidèles, c'est pas vrai. Le paradis, on ne l'a que quand on fait du bien aux autres, pas quand on les assassine. Le Coran, c'est comme un grand professeur qui te permet de trouver ton chemin. »*

« Votre pays a été envahi et détruit. Et, aujourd'hui toutes les maisons sont reconstruites, solides et vous vivez en paix. C'est bien la preuve que c'est possible non ? »

Maizam fait un petit tas avec les bouts de papier déchiquetés. Un peu apaisé, il reprend : *« Les suicidés, les "suicide-bombers", les terroristes qui tuent les civils, tous ceux-là ne seront jamais pardonnés par Dieu... Si j'étais Dieu, je ne leur pardonnerais pas. »* Il regarde en face, comme s'il s'adressait à une personne : *« "Taliban", c'est votre nom, mais alors pourquoi vous ne laissez pas les gens étudier ? »*

Quand je lui demande s'il est au courant de ce qui est arrivé à son grand frère, Maizam hoche la tête : *« Oui, je sais. Ma mère m'a raconté les lettres sur la porte. Ils ne nous laisseront jamais tranquilles. Pour donner du courage à Mohammed, je lui raconte au téléphone mes cours d'histoire sur les deux guerres mondiales parce que ce sont des histoires de gens qui ont défendu leur pays, comme lui, pour être libres à la fin. Vous, votre pays a été envahi et détruit. Et, aujourd'hui toutes les maisons sont reconstruites, solides et vous vivez en paix. C'est bien la preuve que c'est possible non ? »*

« Les hélicoptères de Paris »

Kaboul – Mohammed cherche aujourd'hui un travail qui ne dérange personne. Il peine à masquer sa fascination pour un exil vers l'Europe, lui aussi. *« À l'époque de mon père, on disait que si tu avais dix fusils, tu devenais commandant. Aujourd'hui, si tu ne sais pas tenir un crayon, tu n'es rien. Je devais me sacrifier pour mon petit frère. Et j'espère que le jour où il aura des papiers en France et trouvera du travail, il reviendra peut-être ici et pourra me payer des études. Peut-être que moi aussi j'irai en France ? Tout le monde dit que Paris est la plus belle ville du monde, il doit bien y avoir une raison, non ? »* Il s'interrompt, lève les yeux : *« La tour Eiffel est vraiment aussi grande qu'on le dit ? »*

Avant de regagner ses montagnes, Mohammed s'isole quelques secondes avec l'interprète. Il revient timidement : *« J'ai entendu dire que des hélicoptères passaient tous les matins au-dessus de Paris pour diffuser du parfum sur les gens parce que vous avez des stocks de parfum énormes et ça ne coûte rien, donc c'est un cadeau aux habitants. C'est vrai ? »*

Lieux de diffusion **10 objets 2011-2015** (plus de 130 représentations)

Campus de Kerlann. La Green Party. Bruz (35) | Festival « Haut les Nains », jardins de Rennes | Sortie de chantier. Théâtre du Cercle. Rennes | Soirée Becs Verseurs. Québriac (35) | 25 juin | Sortie de chantier. Maison Zusvex. Parigné (35) | Festival « Des Racines dans le ciel ». Rennes | Petites Pauses Poétiques. Cie Zusvex. Parigné | Festival Marmaille. Rennes (35) | Festival 20 mn de bonheur en plus. Bleu Pluriel, Trégueux (22) | Festival Scène d'hiver Rennes (35) | Festival Scènes d'hivers sur un coin de table. Vic-sur-Seille (57) | Festival Les Coquecigrues. Vannes (56) | Festival la Montagne en vue. La Montagne (44) | Forum des Arts, Saint-Malo (35) | Les Coquecigrues de Suscinio (56) | Festival Sapperlipuppet. La chapelle-sur-Erdre (44) | Festival Kikloche. Moulin-Le-Carbonel (72) | La Fabrique à Rêves. Le 6B. Saint-Denis (93) | Festival Mima. Mirepoix (09) | Maison Folie Moulins. Lille (59) | Festival de Théâtre du Val d'Oise (95) | La nuit de la marionnette. Clamart (92) | Theil de Bretagne (35) | Centre social des Champs-Manceaux, Rennes (35) | Le théâtre de Laval (53) | Salle d'Evron (53) | La Pléïade. La Riche (37) | La Maison Folie de Tourcoing (59) | Festival Orbispictus, Reims (51) | Les p'tits Lézards, Saint-Senoux (56) | Fête de l'Armada, Rennes (35) | Les Coquecigrues, Rennes (35) | Journées du Patrimoine aux Archives Départementales d'Ille et Vilaine | Carte blanche à Nicolas Bonneau | Ecole de Tinténiac avec le Théâtre de Poche | Culture Commune, Loos-en-Gohelle | Très-tôt Théâtre, Quimper.

Lieux de diffusion de **RUE DE LA BASCULE** (près de 140 représentations)

Maison Folie Moulins, Lille (59). Festival MARMAILLE. Salle Guy Ropartz/Théâtre du Cercle, Rennes (35). Théâtre de La Crèche (79). Bibliothèque Municipale, Saint-Briac-sur-Mer (35). Festival Scènes d'hiver sur un coin de table, Vic-sur-Seille (57). Festival Scènes d'hiver, Rennes (35). Festival Les Coquecigrues, Vannes (56). Festival Marmaille, Chantepie (35). Le Kiosque, Mayenne (53). Festival Mômo Théâtre (72). Festival Jeune Public, Pessac (33). Le Volume, Vern-sur-Seiche (35). Montargis (45). Festival Les Coquecigrues, Rennes (35). Festival "La Tête dans les nuages" Angoulême (16). Quartiers en scènes, Rennes (35). Les Coquecigrues, Vannes (56). la Malo-mômes, espace Salvador Allende, Saint-Malo (35). Festival Tréto Théâtre, Tourcoing (59). Camt'art, Nantes (44). Festival Mima, Mirepoix (09). Scène nationale Culture Commune, Loos-en-Gohelle (62). Onyx, Saint-Herblain (44). Tournée en Finistère, Très Tôt Théâtre, Quimper (29). Communauté de communes de Bayonne. Laval. Dijon. Scène Nationale de Bayonne (64). La Canopée, Ruffec (16). MKPile à Saint-Denis-De-Pile (33). Saperlipuppet, La Chapelle-syr-Erdre (44). Scène Nationale d'Evreux (27)...

LES BECS VERSEURS

32, rue de la Marbaudais
35700 Rennes
becsverseurs@yahoo.fr
www.becsverseurs.org

Direction artistique du projet
Marina Le Guennec
marinaleguennec@gmail.com
06 70 58 37 54

Chargée de production et de diffusion
Nadine Lapuyade / Les Gomères
lesgomeres@gmail.com
06 75 47 49 26